

Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
Milan, 24 janvier 2018

Texte de référence : L. Giussani, Pourquoi l'Église, pp. 217-223.

- *Si jamais j'oublie*
- *La strada*

Gloire au Père

Veni Sancte Spiritus

Qu'est-ce qui est arrivé à la protagoniste de cette chanson, *Si jamais j'oublie*, qui ne veut rien oublier de ce qui lui est arrivé ? « Si jamais j'oublie [...] / rappelle moi qui je suis et pourquoi je vis. / [...] Si jamais j'oublie les jambes à mon cou / [...] si je fuis, / rappelle-moi qui je suis [...]. Rappelle-moi qui je suis ». Quel drame que de découvrir qui on est et d'avoir besoin de quelqu'un qui nous le rappelle dans le va-et-vient des circonstances ! Seul celui qui saisit toute l'expérience élémentaire peut saisir la portée de ce que nous sommes en train d'étudier à l'École de communauté : avoir un lieu où nous est communiquée la vérité de nous-mêmes, où se réveille sans cesse la vérité de nous-mêmes, pour que ne domine pas l'oubli. Sans cela, on finirait dans le néant. C'est la beauté du chemin que nous sommes en train de faire ! Comme dit l'École de communauté, c'est seulement en participant à un lieu que nous sommes introduits à la vérité de nous-mêmes, pas à la vérité abstraite mais à cette « vibration ineffable et totale » qui me fait devenir moi-même, qui me fait faire cette expérience élémentaire de qui je suis, jusqu'au point où je désire ne plus le perdre. C'est précisément la vérité qui est véhiculée par l'Église : « en vivant au sein de la communauté ecclésiale [...], presque par osmose continue, [...] ces vérités passent jour après jour à travers la membrane de notre conscience » (*Pourquoi l'Église*, p. 217). Mais si nous perdons cet instant initial, cette vibration initiale qui me permet de me rendre compte de qui je suis, alors tout le reste, c'est juste le péage à payer pour une appartenance, et en cela on étouffe, au lieu de le comprendre comme la grâce la plus grande (comme le cri de la protagoniste de la chanson). Mais cela ne va pas du tout de soi. Un ami, qui se trouve à l'autre bout du monde, m'écrit (il ne peut évidemment pas être ici avec nous pour intervenir) : « Dans les pages de *Pourquoi l'Église* que tu nous as demandées de lire, j'ai vraiment de la peine à comprendre le lien entre les choses que je lis et ce que je fais au cours de ma journée. C'est intéressant de savoir ce qu'est un dogme, une action *ex cathedra* du pape ou la figure de l'autorité dans une communauté chrétienne avec ses significations différentes, mais comment puis-je lier cela, par exemple, au travail que je suis en train de faire ? C'est comme si j'avais de la peine à voir l'utilité de savoir ces choses. Je ne veux absolument rien sous-estimer, mais je te demande simplement un coup de main pour comprendre cela ». Laissons cette question ouverte et que beaucoup d'entre nous pourraient avoir : quelle utilité a tout cela pour notre vie ? Ce n'est pas une question si lointaine ; voyons si au cours de l'École de communauté de ce soir, cette utilité pour notre vie se révèle avec plus de clarté. Ainsi, nous comprendrons le contenu de ce que nous disons. Giussani, pour nous aider à comprendre comment se communique cette vérité, utilise une image : celle de l'osmose. Etant donné qu'il s'agit d'une image, elle vaut ce qu'elle vaut, et on ne peut pas non plus exagérer avec tous les détails, parce que sinon l'image prend le dessus sur le contenu. C'est une image qui dit comment, en étant simplement dans un lieu, presque sans faire de grands efforts, on peut participer à ce qui se passe dans ce lieu. Mais, comme vous le voyez, l'image suscite tout de suite des réactions. Quelqu'un a dit : « Moi j'ai peur de cette osmose, parce que la tentation c'est de penser que cela se produit sans que l'on fasse quoi que ce soit, alors là... ».

Je me souviens de l'intervention d'un étudiant à la fin d'un cours que j'avais donné sur les miracles quotidiens que les disciples voyaient en vivant avec Jésus une journée après l'autre : « Moi je ferais attention ! Je ne voudrais pas me lier trop d'affection ». D'autres pensent que c'est trop peu cette osmose : « C'est une image trop passive, en contradiction avec le travail que tu nous indiques toujours, qui est cette confrontation et cette vérification permanentes dans l'expérience ». Alors, voyons si les interventions nous aident à comprendre cela.

Je voulais te demander une aide sur ce point que tu rappelais. Je lis le passage de l'École de communauté qui m'a particulièrement interrogée : « C'est en étant immanent, en vivant au sein de la communauté ecclésiale que, presque par osmose continue, de manière incalculable, ces vérités passent jour après jour à travers la membrane de notre conscience. On arrive ainsi à la vérité sûre est claire dont l'homme a besoin pour affronter la vie » (p. 217). Quand j'ai lu ces lignes, j'ai eu du mal à poursuivre parce que j'étais très interpellée. Je vis dans la communauté depuis plusieurs années, mais malgré cela, encore aujourd'hui, je me retrouve à vivre mon quotidien, qui est plein à craquer de préoccupations et de pensées. Je vis ma propre journée, j'y mets toute mon énergie et ma poigne, et pourtant souvent j'arrive chez moi le soir et je regarde ce que j'ai vécu, je regarde moi-même, et parfois, au lieu de me sentir renforcée dans ma conscience, je me sens plus faible. Cela m'interroge et me semble être vraiment le contraire de cette certitude et de cette clarté de vérité dont Giussani parle, qui est absolument désirable parce qu'elle me semble décrire une...

Vous comprenez pourquoi la protagoniste de la chanson demande que quelqu'un lui rappelle [qui elle est, *ndt*] ? Si nous, qui avons la chance d'avoir une telle compagnie, nous nous trouvons dans cette situation, imaginez le drame d'une personne qui se rend compte d'être seule comme un chien dans la réalité.

Donc je me suis demandée où j'étais, parce qu'il ne suffit pas de vivre la communauté si je n'y suis pas. Il ne suffit pas de vivre la communauté de façon mécanique, il ne suffit pas d'être comme si j'étais immergée au bain-marie. Cela me frappe toujours quand tu nous rappelles que le risque réel que nous pouvons courir, c'est que notre foi soit une foi « à échéance ». Je tremble toujours quand tu nous le dis, tu le dis à nous qui vivons dans la communauté, peut-être à d'autres aussi, mais en tout cas à nous.

Je le dis à moi !

Donc je comprends que ce n'est pas une façon de parler mais c'est un risque réel et j'en vois déjà les traces, les signes dans ma quotidienneté. L'affaiblissement dont je te parlais pour moi en est un signe. Et surtout, j'ai fait expérience de périodes où le fait d'être dans la communauté risquait d'atrophier mon cœur, en ce sens que même la communauté peut nous étouffer. Don Giussani dit que la vérité peut pénétrer en moi si elle passe à travers la membrane de notre conscience.

Parfait ! Vous voyez ? Quand la vie devient plus pressante, c'est là que nous commençons à nous rendre compte qu'il y a des éléments qui nous donnent quelques suggestions valables pour répondre à nos questions. Répétons-le : « la membrane de notre conscience ». C'est tout sauf mécanique !

Exactement. C'est précisément ce point qui a déclenché ma question : qu'est-ce qui peut réveiller le moi, faire vibrer cette membrane de la conscience, lui permettre de se laisser traverser et de faire en sorte que la dynamique dont Giussani parle soit en mesure de se produire, afin qu'on puisse arriver à cette certitude, à une construction de soi-même ? C'est vraiment un point sur lequel j'ai besoin d'aide.

Qu'est-ce que vous en dites ?

Après un premier impact qui n'était pas banal avec le passage sur le magistère ordinaire, je me suis rendue compte combien cela adhérerait à la vie, à la vie ordinaire comme on dit dans le texte. Et en ce sens, la Journée de début d'année m'a été d'une grande aide, comme le fait que tu aies insisté sur la pauvreté.

Toi qui es ingénieure, explique-nous l'image de l'osmose.

Dernièrement, j'ai souvent fait expérience d'une nouveauté de regard et de position face à des circonstances et à des personnes, ce qui était pour moi impensable ; c'est évident pour moi qu'une telle nouveauté naît et grandit du fait que je reste dans notre compagnie, c'est-à-dire dans l'Église, mais la description scientifiquement parfaite de l'osmose m'a aidée à comprendre quelle est la modalité qui permet à la nouveauté de grandir. En effet, une osmose a lieu en présence d'une différence de potentiel, de pression, de concentration ; sans cela, il n'y a pas d'osmose, tout reste en équilibre et rien ne bouge. Dans ce sens, je me suis rendue compte que c'est seulement si je suis pauvre, s'il y a un manque, si je reconnais ce manque, qu'alors l'osmose a lieu et une vie nouvelle peut entrer, la nouveauté que je vois sur le visage de beaucoup d'amis devient aussi mienne. Cette pauvreté, le fait d'être désarmée face à la compagnie et à toute la réalité, c'est vraiment la seule possibilité pour que quelque chose se passe. Et il est devenu clair pour moi que, précisément parce qu'il y a cette osmose, la pauvreté est la véritable possibilité d'être moi-même et dans un certain sens protagoniste. Cette osmose ne se réalise pas de façon automatique et au fond un peu aliénante, et si c'était le cas, je ne l'accepterais pas ! Je comprends cela parce que souvent, le fait de rester dans la compagnie et la fidélité aux gestes proposés semble ne pas produire de nouveauté ; face à l'échec et à la déception, le jugement final c'est que tout cela n'a servi à rien (je l'ai dit beaucoup de fois !), mais ce jugement émerge quand « je sais déjà », quand je n'accepte pas le manque. Au contraire, lorsque j'accepte le manque dramatique avec le caractère mystérieux de notre compagnie et de la réalité entière, alors je vois une nouveauté qui s'introduit et qui s'explique au moins dans une connaissance nouvelle de moi-même et de la réalité, accompagnée d'une liberté impensable face à mon erreur et à celle des autres. Alors, le fait d'être désarmée et impuissante dans beaucoup de circonstances ne me fait plus peur et ce manque devient même souhaitable, parce que je me rends compte que je ne suis pas seule, parce que la pauvreté d'esprit est le signe qu'Il advient, le signe que l'Événement se produit maintenant pour moi, comme tu disais à la Journée de début d'année. Et quelle est cette différence de potentiel ? Explique-nous bien cela.

C'est le manque que je ressens vis-à-vis de la réalité. Dans beaucoup de circonstances, je me rends compte que je suis inadaptée, que je souhaite beaucoup plus que ce qui en fin de compte peut arriver immédiatement dans le contact avec la réalité : dans le rapport avec les étudiants, avec les personnes qui me sont les plus chères. Donc je me suis rendue compte qu'en admettant qu'il y a ce manque – banalement qu'il y a ce manque –, alors ma position est différente et surtout dans le rapport avec la compagnie, tu sens que l'autre est différent ; il est différent, il n'y a rien à faire. Et en admettant qu'il y ait ce manque, alors je peux me mettre en jeu, et c'est là qu'Il entre. Et ce qui est beau, c'est que vraiment, je ne me sens plus seule.

Pourquoi est-ce que tu ne te sens pas seule ?

Parce que ce désir, ce manque, ce drame, je ne les crée pas toute seule. Je me suis vraiment rendue compte de cela, au contraire, parfois je les désire mais je ne peux pas les avoir, je dois les mendier.

La différence de potentiel concerne ce qu'est l'Église et ce que je suis. Grâce à cela, nous pouvons comprendre ce qu'est l'Église et ce qu'elle apporte, et quelle est la différence de potentiel entre l'Église et mon besoin. Parce que ce n'est pas que tout serait égal, moi et l'Église ne sommes pas la même chose. L'Église de manière constante réveille en moi mes désirs et génère en moi la pauvreté. Combien de fois on a cité l'Innommé ? La différence de potentiel veut dire que l'Innommé, malgré toutes les fautes qu'il avait commises, a trouvé quelqu'un tellement différent qu'il a pu dire : « Maintenant je me connais, je comprends qui je suis » (A. Manzoni, *Les fiancés*). Et cette différence de potentiel a suscité en lui une telle pauvreté qu'à partir de ce moment, il était là avec insistance comme un mendiant qui attendait devant la porte du Cardinal. Et là on peut comprendre ce qu'est l'Église et quelle est la différence qu'elle apporte dans le monde. Le Christ est tellement différent qu'Il génère même la pauvreté nécessaire pour Le laisser entrer.

Ce n'est pas un effort de ma part, la pauvreté. Et cela...

Précisément ! Et chacun doit découvrir cela dans sa vie, dans son expérience, autrement ce sont des mots

vides dont on ne se rend même pas compte et sur le moment on peut y résister. Pourquoi ? J'ai toujours en tête l'exemple que nous rappelait le pape Benoît XVI dans la *Spe salvi* : « un progrès qui se peut additionner n'est possible que dans le domaine matériel. [...] À l'inverse, dans le domaine de la conscience éthique et de la décision morale [pour ce qui est des rapports], il n'y a pas de possibilité équivalente d'additionner, pour la simple raison que la liberté de l'homme est toujours nouvelle et qu'elle doit toujours prendre à nouveau ses décisions. Jamais elles ne sont simplement déjà prises pour nous par d'autres » (n. 24). Rien de mécanique, ça ne peut pas être mécanique. C'est pour cela que Giussani emploie avec une précision exceptionnelle cette notion de « conscience ». Quand le Seigneur me choisit pour se faire entendre, me tire hors de ma distraction et me rend de nouveau pauvre, si je ne reprends pas la conscience de ce que je suis, si je ne L'accueille pas en permanence, Il ne passe pas, Il ne passe pas en moi ! On peut être face au plus grand miracle, comme c'était le cas pour les pharisiens, et ne pas Le laisser entrer. Ce n'est pas que la différence de potentiel n'était pas devant leurs yeux, mais la membrane de leur conscience ne Le laissait pas passer. Il faut bien comprendre que l'image n'est pas mécanique, qu'il faut toujours la fissure à travers laquelle passe cette différence. C'est le drame de notre liberté, Dieu merci ! Donc je veux rassurer ceux qui ont peur de l'osmose : pas de problème, ne t'inquiète pas, rien ne passera en toi, si tu ne le veux pas ! Ce n'est pas que le Mystère profite de ta distraction pour entrer en toi ! Il passe seulement à travers ta conscience. Cela me semble fondamental, autrement tout devient mécanique, nous pensons qu'il suffit de rester ici sans rien faire. C'est le formalisme dont nous avons parlé ces derniers temps. Alors que c'est notre disponibilité – tu as employé le mot « pauvreté » – qui peut laisser entrer cette nouveauté. C'est le drame que nous devons vivre.

En lisant le passage de l'École de communauté sur le magistère extraordinaire, j'étais frappée quand don Giussani dit : « Un dogme proclamé par l'Église n'est donc jamais le fruit d'une conviction soudaine ou d'une réaction inconsidérée. Il s'agit plutôt de quelque chose de semblable à ce qui nous arrive quand on a porté longtemps en soi certaines impressions, intuitions ou convictions et qu'à un moment donné, à l'occasion d'une rencontre ou d'un événement particulièrement significatif, on en prend clairement conscience et on les exprime. En effet, la vie de Jésus Christ dans l'histoire de l'Église est une vie qui grandit. Jésus Christ est toute la richesse de la vérité : la vie de l'Église prend toujours plus conscience de ce que Jésus Christ lui a apporté, et donc de ce qu'elle possède en elle-même. La formulation dogmatique coïncide avec ce saut qualitatif dans la conscience de l'Église et par conséquent, en son sein, des personnes » (p. 221). Je me suis rendue compte que pour moi c'est exactement la même chose, ce qui se passe en moi suit exactement la même dynamique qui est décrite ici : moi aussi j'ai toujours besoin de prendre conscience de ce qui m'arrive. Il y a quelque temps, je me suis retrouvée à la messe du dimanche et il y avait le Baptême d'un enfant que je ne connaissais pas. Lors de la célébration, j'ai été envahie par une émotion soudaine, une pensée en particulier m'a traversé l'esprit : « Mais est-ce que je suis vraiment ici, moi vraiment ? Est-ce que ce matin je me suis réveillée, je me suis habillée et je suis venue pour Te voir dans Ta maison ? Mais qui es-Tu pour moi, à tel point que, librement, j'ai décidé de venir ici ? Peut-être que je t'aime plus que je ne sache ? ». Je ne sais pas bien l'expliquer, mais à ce moment-là, j'ai pris conscience de façon inattendue du fait que mon histoire particulière est tissée du rapport avec Lui, et que souvent, prise dans mes images, dans mes pensées sur moi-même, je ne m'en rends même pas compte. Cette même intuition m'a surprise devant la grande émotion qui est née dans mon cœur pour cet enfant inconnu : « Est-ce que je suis vraiment en train de m'émouvoir parce que cet enfant devient Tien ? Mais qui es-Tu pour moi, à tel point que tu es capable de me faire émouvoir face à l'idée que même ce petit puisse vraiment commencer à jouir du rapport avec Toi ? Tu m'as vraiment prise. Je te connais et ce fait là me montre que ma vie est pleine de traces de Toi, sinon le fait d'être là aujourd'hui et cette émotion sans bornes pour cet enfant n'auraient pas été possibles ». Donc une nouvelle question est née en moi : « Mais est-ce que je peux vraiment dire que Tu suffis à mon cœur ? ». À ce moment-là, j'ai pensé à ma vie, aux visages qui m'accompagnent dans ma vie et qui marquent mon

histoire particulière, des personnes qui ont été prises avec moi, et tout d'un coup j'ai pensé : « En fait je suis heureuse, je suis reconnaissante de ce qu'il y a dans ma vie ». Cette prise de conscience a immédiatement mis au défi toutes les images que j'ai sur mon accomplissement (le fait que je ne suis pas mariée à mon âge, que je ne suis pas une femme en carrière, etc.), parce que de penser à ces visages m'a permis de me rendre compte que la gratitude qui domine ma vie pour Sa compagnie suffit à me rendre heureuse. Cela n'élimine pas toutes les questions sur moi-même, mais j'étais vraiment touchée par le fait de me rendre compte, en pensant à mon expérience, d'être déjà reconnaissante et heureuse de tout ce que j'ai dans ma vie ; c'était une surprise pour moi, parce que souvent, quand je suis face seulement à mes pensées et à mes images, alors je me plains. Ce petit épisode m'a frappée parce qu'il m'a fait désirer connaître toujours plus ce qui a déjà lieu dans ma vie, d'en prendre conscience et de soumettre toujours plus la raison à l'expérience. « Je Te connais déjà, il y a toujours des traces de Toi dans ma vie, mais j'ai vraiment besoin d'apprendre à regarder comment Tu suffis, comment je suis déjà heureuse et pleine ». Je pourrais tout parier sur ce contentement, parce que même si j'ai tendance à m'abattre, tout est déjà là, le point c'est de connaître cette intuition de cet instant que j'ai eu, c'est connaître ce contentement qui existe déjà dans ma vie. Je peux dire que ce qui suffit à mon cœur existe parce que cela m'est arrivé. J'ai déjà tout. Nous avons déjà tout. Il faut juste le connaître et en prendre toujours plus conscience. Et c'est incroyable. Je suis la première à donner pour acquis ce tout qui m'a déjà prise, parce que ma vie est tellement tissée de ce rapport qui est pratiquement immédiat ; mais il ne le serait pas, s'il n'était pas si réel.

En participant de manière toujours plus consciente à la vie de l'Église, un simple fait comme ce Baptême peut réveiller cette conscience de soi-même. Combien d'entre nous ont déjà participé à un Baptême et cela n'a rien provoqué ou presque rien ? Mais quand quelqu'un se laisse toucher par cela, il se rend compte qu'il peut être foudroyé et vraiment frappé d'une manière puissante, et c'est la modalité avec laquelle le Christ se rend présent, c'est la modalité à travers laquelle je Le connais, le divin passe en moi, le divin me rejoint. Moi je Te connais. En même temps, comme on dit toujours, je n'ai jamais fini de Le connaître ! Sa révélation Le rend encore plus présent en tant que Mystère, et c'est pourquoi j'ai le désir d'apprendre toujours plus à regarder ce qui m'est arrivé, à Te regarder. C'est ainsi que l'Église nous fait connaître nous-mêmes et nous fait connaître Lui, parce qu'elle rend possible une expérience humaine qui est sans point de comparaison. Quelle grâce de pouvoir dire : « ce qui suffit à mon cœur existe parce que cela m'est arrivé » ! Ce n'est pas parce que je suis bon ou parce que je suis à la hauteur, mais « parce que cela m'est arrivé », alors que beaucoup cherchent à tâtons quelque chose qui rend la vie digne d'être vécue. Voilà ce qui se communique – même à l'ami à l'autre bout du monde qui m'a écrit – à travers cette réalité humaine qu'est l'Église. Et cela fait que même l'instant devient passionnant.

J'ai été très frappée par l'École de communauté de cette semaine, en particulier par le passage sur le fait de vivre l'instant. La valeur même d'une vie absolument dépourvue d'exceptionnalité réside dans le fait de vivre l'instant comme aspect et fonction de l'amour au tout. Vivre l'instant est devenu pour moi un point crucial de ma vie, parce que dernièrement pour moi ça été une chose très difficile. Je pense à mon travail : depuis quelques années je travaille et souvent chez moi, c'était l'insatisfaction qui prévalait parce que je n'étais pas contente de ce que je faisais ; chaque année, je commençais en me disant qu'enfin l'année d'après j'aurais eu la reconnaissance que j'attendais. Les années sont passées et cette reconnaissance n'est jamais arrivée ; par contre ma frustration et ma colère n'ont cessé de croître, parce que chaque année je vivais en fonction de l'année d'après, l'instant présent n'étais même pas contemplé. Pendant ces années, me confier semblait être la chose la plus difficile au monde, et j'ai beaucoup demandé de pouvoir vivre cet instant et de pouvoir affronter le présent ; souvent au milieu des larmes, de la colère et du découragement, j'ai quand même réussi, et non sans difficulté, à rester attachée à la compagnie, aux amis qui m'aidaient le plus à affronter mes difficultés. Dans plusieurs dialogues que j'ai eus avec mes amis, j'avais l'impression d'être toujours au même point, immobile, ma conscience restait

la même et cela me blessait énormément. L'autre jour, je parlais avec une de mes collègues qui me demandait quels étaient mes programmes pour l'année prochaine et j'ai été surprise par le fait que je n'avais pas de programmes pour le lendemain, pour la première fois, je m'intéressais vraiment à vivre l'instant. Je me suis demandée comment c'était possible, ce qui me semblait être un tour de magie, mais je me suis rendue compte que ce n'est pas un tour de magie qui a lieu comme ça, mais c'est le fruit de ce travail que j'ai fait de façon presque inconsciente : pendant des années, j'ai demandé de pouvoir apprendre à me confier véritablement comme Marie, à être vraiment disponible et non pas seulement jusqu'à un certain point, comme je l'ai toujours fait. Tout ça passe par mille questions et par des dialogues, et ça a été fondamental de comprendre qu'il ne faut pas censurer la question, le désir de bien et de me sentir réalisée dans le travail (parce qu'à un moment donné, j'ai essayé de tout effacer), mais la seule chose qui vaut la peine est de regarder tout ça dans la souffrance et la colère vers un destin qui au fond n'est pas le mien. Vivre la vie librement sans rien censurer, sans être scandalisée par les difficultés et la sensation de ne pas avancer, cela m'a permis enfin de pouvoir respirer et de regarder ma fissure presque avec sympathie et de pouvoir finalement vivre cet instant.

Le changement que l'Église introduit arrive jusqu'à ce point ! On peut tout savoir, mais ne pas être présent au présent et ne jamais vivre l'instant, et être toujours mal à l'aise et déçu de soi-même. Donc ne sous-estimez pas ces signes, qui sont le signe de Celui qui rend présent le présent, ce qui est la chose la moins évidente, qui ne va pas de soi. Je me souviens toujours d'une phrase de Graham Greene, qui dit dans un de ses romans : « Pour moi le présent ce n'est jamais ici » (G. Green, *La fin d'une liaison*, Paris, Laffont, 1951). C'est la chose la plus dramatique qui puisse nous arriver, qu'il n'y ait jamais de coïncidence, même pas un instant, avec soi-même. Donc, pouvoir se surprendre en train de vivre le présent comme cela dit ce qui se passe à travers la présence de l'Église dans laquelle nous sommes immergés. On peut pendant des années penser qu'on en est au même point, parce que les choses arrivent selon un dessein qui n'est pas le nôtre, mais uniquement celui qui a la capacité de se fier voit que c'est cela qui rend tout différent, et non pas un tour de magie.

C'est une conscience qui grandit, une vie qui grandit, aussi dans un aspect qu'on est appelé à vivre maintenant en Italie : la politique, les élections.

Nous voilà arrivés aux élections.

Qui arrivent comme prévu !

Comme cela s'est produit plusieurs fois depuis 40 ans, quand j'ai rencontré le mouvement (maintenant j'ai 65 ans). Mais je me rends compte de la grâce que j'ai d'avoir une position différente. En schématisant un peu de manière brutale et ironique, on peut dire que je suis passé, avec de nombreux amis fils de mai 68, par diverses étapes. Au début j'ai suivi, souvent à contrecœur, les indications données sur le parti qu'il fallait voter et sur les candidats (encore plus à contrecœur) qu'il fallait choisir à l'intérieur de ce parti. Par la suite, j'ai soutenu les personnes du mouvement engagées dans la politique, parce que c'était « les nôtres » (refuserais-tu de donner ton vote aux « nôtres » ?). L'étape suivante a été de soutenir ceux qui défendaient « nos œuvres », les œuvres du mouvement, parce que « les œuvres représentent une présence paradigmatique dans la société », « que vivent les œuvres partout et à tout prix ». Par la suite, les mailles des choix possibles se sont un petit peu élargies. J'ai cru comprendre qu'il fallait essayer de repérer quels candidats pouvaient me correspondre, ceux qui pouvaient affirmer les principes fondamentaux de la société italienne et européenne. Et donc me voilà au travail pour éplucher des visages et des programmes : celui-ci me convient un peu plus, celui-là un peu moins, celui-là peut-être encore plus... Aujourd'hui, ces positions m'apparaissent toutes comme défensives, d'arrière-garde, parce qu'au fond moi je ne suis pas là-dedans. Je ne nie rien du passé, au contraire, j'ai une gratitude plus grande pour le chemin que j'ai pu faire en suivant le mouvement. Aujourd'hui, par conséquent, en observant les positions que le monde politique jour après jour nous offre, m'est montée aux lèvres la même affirmation de notre ami détenu et que tu nous as rappelée si souvent : ils ne

peuvent pas se comporter différemment, parce qu'ils n'ont jamais été traités comme moi j'ai été traité. Ce qui pour moi est évident pour eux est très loin de l'être, parce qu'ils n'ont pas une expérience dans laquelle leur « moi » a pu fleurir de nouveau. Pour entrer un peu plus dans le détail, je suis frappé en particulier par deux dimensions qui sont systématiquement oubliées. La première, c'est la lecture de la situation. Je me limite à trois rappels prophétiques faits par le pape. Premièrement : personne ne prend acte – et donc ne déclare comme point de départ pour toute action – du fait que nous sommes en guerre, « la troisième guerre mondiale par morceaux ». Deuxièmement : le système économique ne résiste pas parce qu'il est fondé sur l'exploitation et la culture du déchet, qui sont en train de dévaster les peuples et la planète. Troisièmement : les flux migratoires sont un phénomène global qui ne peut être arrêté. La seconde dimension qui est négligée, c'est la définition du sujet qui est capable d'affronter les problèmes. Là aussi, le pape ne se lasse pas de rappeler qu'on ne doit déléguer à personne la réponse, mais qu'on doit assumer chacun sa tâche et sa responsabilité : un peuple, au sens de l'unité de chaque liberté qui est unique. La politique, au contraire, continue de proposer des solutions qui présupposent qu'elle seule soit le sujet susceptible de provoquer le changement. Le résultat de ce double aveuglement est la schizophrénie à laquelle nous assistons quotidiennement. Mais aujourd'hui – et voilà la nouveauté – je perçois en moi, au lieu du scandale ou du sentiment d'impuissance, l'élan à discuter et à rencontrer les politiciens, non pas comme autrefois pour essayer de trouver des avantages particuliers ou espérer de distiller des convergences improbables, économiques, éthiques, culturelles, et j'en passe (combien de fois avons-nous joué ce spectacle déprimant). Toutes des positions qui sont fondamentalement perdantes, parce qu'elles attendent quelque chose « de » la politique, mais c'est exactement le contraire : ce sont eux – comme tous – qui ont besoin de moi et de nous. Parce que sans une expérience de nouveauté pour soi-même, on ne pourra jamais voir, comprendre et par conséquent, agir différemment. C'est un renversement total de la conception de la politique, qui aujourd'hui – je m'en rends compte – est vécue principalement comme une divinité devant laquelle l'individu doit se prosterner. La question politique, par contre, devient intéressante parce que si moi je suis le protagoniste, alors on peut aller au cœur de l'être, elle est l'occasion pour reconnaître la victoire désarmée du Christ qui change tout et tous. C'est une présence libre, légère, créative, dans laquelle tu n'es plus l'esclave de personne, parce que tu es lié au Seul qu'il vaut la peine de servir. Merci, merci infiniment pour ta paternité.

C'est seulement un exemple du parcours de l'un d'entre nous qui, en participant à la communauté chrétienne, en acceptant tous les défis, grandit dans la conscience de soi jusqu'au point où il peut témoigner – en démasquant toute prétention idéologique de la politique, sans devoir se retirer du monde – la nouveauté avec laquelle on peut regarder la politique, de manière à pouvoir offrir notre contribution en dépassant la tentation, qui se répand très souvent aussi parmi nous, de laisser tomber, comme l'ont rappelé les évêques de Lombardie dans la note pour les élections que vous trouverez dans le site de CL. Ce parcours personnel est lié aussi au parcours que nous avons tous fait dans la vie du mouvement.

Il me semble qu'à ce parcours personnel correspond un parcours objectif du mouvement au cours de ces années. Si nous ne le saisissons pas, nous perdons de vue un passage de l'histoire italienne, non seulement de la nôtre. Parce que notre rôle objectif en tant que mouvement est dû au fait que nous sommes passés de la défense de notre camp, de nos choses, dans un pays où il n'y a que des conflits, à la tentative de se mettre au service d'un bien commun, d'une convivialité active, d'une gouvernabilité réelle. C'est ça la valeur « politique » de ces années, que je voudrais documenter en partant de quatre passages. Le premier : ta lettre publiée sur le journal « la Repubblica » le 1er mai 2012, qui, en admettant nos limites et nos fautes, a mis en jeu la positivité de la contribution que nous pouvions apporter. Deuxième passage important : la venue au Meeting de deux présidents de la République italienne. Napolitano et Mattarella ont été l'expression de ce socle préoccupé par l'effondrement économique de l'Italie et des divisions qui peuvent provoquer le déclin définitif de notre pays. Dans les discours qu'ils ont faits au Meeting, Napolitano a parlé de la nécessité de ne pas arrêter de construire

l'Italie depuis en bas en cherchant le bien commun (et quand il a été réélu, il l'a répété, en revenant précisément sur ce discours), tandis que Mattarella a rappelé que dans le « nous » se trouve la démocratie et que le fait de passer du « moi » au « nous » permet de regarder le futur. Donc ils ont eu avec nous un dialogue sur ces points fondamentaux. Troisième passage : on a continué de construire, au cours de ces années difficiles, des corps intermédiaires qui ont valeur d'exemple, comme la Banque Alimentaire, AVSI, la Comète, Portofranco et beaucoup d'autres exemples de la construction d'un bien pour tous. Nous n'avons pas cessé d'encourager tous ceux qui travaillent : pensez au tract de la Compagnie des Œuvres sur l'instant imprévisible et l'idée de construire en travaillant. On a souligné la valeur de la subsidiarité, en disant que l'Italie se fait si on s'unit pour s'éduquer à construire à partir d'un idéal vécu, depuis en bas, tandis que tout le monde parle d'analyses qui se passent de la réalité. Quatrième passage : les très nombreuses présentations du livre La beauté désarmée, avec une ouverture à 360 degrés grâce à laquelle toi, Carrón, tu es allé à la rencontre des extrémités les plus poussées de cette préoccupation laïque du pays, des gens très différents de nous, mais qui se sont mis d'accord sur cette idée : que la chose la plus importante pour la politique, c'est l'aide à la construction d'un sujet fondé sur l'étonnement, sur l'ouverture, sur l'amour à l'idéal, à la foi ; nous pouvons penser aux articles parus dans des quotidiens, comme celui écrit pour « la Repubblica » intitulé « L'autre est un bien, même en politique ». Sans cela il n'y a pas de cohabitation. Dans ce moment de choix, on ne peut pas oublier ce rôle politique, qui précède les partis, que le mouvement a exercé. Comme nous avons écrit dans le tract « La politique, dimension essentielle de la cohabitation civile », qui reportait le discours du pape à Cesena. C'est justement ce rôle « politique » exercé par le mouvement dans les dernières années – politique dans le sens attribué par le pape dans son discours –, un rôle public, devant tout le monde et pour le bien de tous à travers la forme d'une présence qu'on peut rencontrer et qui n'est pas du tout spiritualiste.

La modalité que tu viens de décrire a été également évidente chez nos universitaires. Ils ont fait des tentatives qui découlaient de l'expérience qu'ils vivent.

Pour cette raison, avant Noël, j'avais demandé à un groupe d'universitaires quelle expérience ils avaient vécue dans leurs facultés, et comment cette expérience pouvait les aider à affronter les élections.

Pour répondre à cette question on a regardé le chemin que nous avons fait au cours de ces années. Un étudiant raconte : « Il y a plus d'un an, la proposition de la part de l'université de modifier de manière importante le calendrier académique a été présentée dans les organes académiques. Nous, les étudiants, n'étions pas d'accord. J'ai été frappé par la différence d'attitude entre nous et certains représentants des autres listes étudiantes. Même si c'était des personnes estimables, intelligentes, capables du point de vue technique, elles étaient furieuses et contrariées et se sont bloquées sur leur « non ». Nous, nous nous sommes mis en mouvement pour comprendre quelles étaient les exigences réelles de l'université, et le recteur, une fois qu'il a compris notre attitude, nous a impliqué dans la préparation, en nous demandant d'indiquer tout d'abord quelles étaient les exigences fondamentales de toutes les parties en cause. Après des mois de travail, nous sommes parvenus à une bonne réforme qui essaye d'accueillir les besoins de tous. J'étais frappé par le fait que les autres listes ont progressivement abandonné leur attitude initiale et se sont associées à ce processus. La diversité des sujets en jeu a été fondamentale pour tenir compte de tous les aspects de la question. Un intérêt au bien commun et pas aux objectifs personnels, comme le rappelait le pape dans son discours à Cesena, et une attitude d'ouverture et d'identification sont, d'après mon expérience, les choses qui construisent le plus. Et après avoir vu et vécu cela, je ne peux pas ne pas en tenir compte maintenant en vue des élections. » Dans ma faculté aussi le point de départ a été un besoin, le fait de se rendre compte que les étudiants sont obligés d'étudier l'après-midi les matières des années précédentes et pas celles des cours. Nous avons présenté le problème aux collègues des autres listes et ensemble nous avons élaboré une solution. Nous avons étudié les sources normatives et, en nous confrontant avec les professeurs, nous avons exposé notre proposition de réforme de l'offre formative.

La tentative a échoué après deux ans. Le mandat s'est achevé et nous n'avons pas pu obtenir un changement. Pourtant, nous n'avons pas perdu notre temps : nous avons grandi dans le rapport avec des collègues qui sont les membres d'un groupe d'étudiants né explicitement pour "chasser les gens de CL" des organes académiques, et qui maintenant sont devenus nos amis. Surtout, nous avons grandi dans la conscience que nous pouvons affronter tous les défis sans être déterminés par le résultat. Notre liste est devenue une maison pour tous, un lieu de rencontre. À nos réunions participent les représentants des autres listes, mais cela n'est pas le fruit du hasard. Un étudiant d'économie écrit : « C'est le fruit inimaginable de rapports d'amitié nés dans le travail des conseils de faculté, dans les collèges de l'université et pendant les dernières élections universitaires. Un représentant d'une autre liste nous a demandé de commencer avec lui un travail d'approfondissement sur le référendum qui s'est tenu en Lombardie le 22 octobre. Il avait simplement le désir de comprendre. Un gars qu'on avait du mal, il y a quelque mois, à saluer, nous demande de nous impliquer avec lui ?! Moi aussi j'ai ce désir, et je le suis ! Et donc on a commencé à le suivre dans ce travail. Notre unité est une nouveauté historique et culturelle qui bénéficie à toute l'université. Pourquoi cela serait-il différent pour les élections politiques ? ». Le fait de prendre au sérieux les besoins et les exigences qui se présentent est en train de générer des rapports inattendus, pas seulement avec les amis, mais aussi avec les autorités académiques. Un autre étudiant raconte : « Nous avons organisé une rencontre pour expliquer les mises à jour relatives à la dernière loi sur l'enseignement. Toutes les semaines, on se retrouve avec les enseignants et les administrateurs pour comprendre comment ce sera possible de passer certains nouveaux examens pour obtenir l'habilitation. Je n'aurais jamais imaginé ce qui s'est passé lors du dernier rendez-vous avec l'administration. Nous y étions allés seulement pour prévenir le directeur que nous allions organiser une rencontre ; lorsqu'on le lui a dit, il nous a répondu : "Excellente idée, dites-moi seulement quand ce sera parce que j'essaierai d'être présent moi aussi". Les faits racontés montrent que face aux circonstances, il y a différentes positions possibles, comme se demande une autre amie : « Est-ce que je campe sur mes positions ou je me mets en jeu ? Quand je rentrais à l'internat après une journée à l'université, fatiguée, je voulais seulement manger avec ceux que je connaissais bien pour respirer un peu. Mais quand je mettais un pied dans la cantine, les filles m'encourageaient à aller manger avec des gens que je ne connaissais pas. La campagne électorale a été une grande occasion : elle m'a aidée à garder les yeux ouverts, à me rendre compte de ce qu'il y avait, des filles à la cantine le matin au petit déjeuner, quand personne n'a envie de parler, du camarade qui est assis à mes côtés en cours, de tout ce qu'il y a dans l'université ». La découverte que beaucoup d'entre nous sont en train de faire est le fait que l'implication dans la vie politique, c'est surtout une occasion pour vérifier la foi. Cette vérification génère l'enthousiasme et fait que nous nous intéressons à tout, même aux élections politiques, comme le dit un ami : « J'ai voulu organiser une rencontre avec les amis du mouvement pour les mettre au défi : raconter ce qu'on vote, comment est faite la loi électorale, qui est-ce qui se porte candidat, comment les forces en jeu ont changé ces derniers temps, ce que je considère pour décider qui voter. Pendant ces années du CLU, le mouvement m'a éduqué à ne rien perdre de ce qui se passe et à ne pas rester les bras croisés. »

Ce sont des tentatives de personnes qui, d'une manière ou d'une autre, se mettent en jeu. Nous ne décidons pas quelles sont les provocations de la réalité, les élections arrivent quand elles arrivent. Et quand elles arrivent, d'aucuns sont confus ; il n'y a pas de clarté, donc il y en a qui pensent à l'abstention. « Au moins cette fois, puis après on verra », disent certains. Mais au contraire, c'est justement cette confusion qui peut être une occasion pour mûrir. Pensez à ce qu'on a vu et qu'on est en train de voir à l'École de communauté : la croissance de la conscience de l'Église ne se produit pas hors de l'histoire, mais dans les provocations de la réalité. Beaucoup de fois, un dogme a été défini justement dans le sillage de l'urgence de comprendre quelque chose du mystère chrétien face à un défi historique, et c'est seulement en se mettant au travail, en discutant et en approfondissant qu'a pu apparaître une clarté. On ne peut pas faire autrement. Les défis historiques qui ont mis au travail la communauté chrétienne sont

ceux qui nous mettent au travail chaque jour ; de ce travail découle une conscience plus grande de l'Église. Dans ce sens, les élections sont une occasion.

Nous avons des instruments à notre disposition pour ce travail. : d'abord le discours du pape à Cesena, qui est une documentation sur ce qu'est un regard sur la politique, en ayant le désir de comprendre ce qu'est le bien commun. Puis il y a le discours du cardinal Bassetti à la conférence des évêques italiens et le document des évêques de Lombardie : tous ces textes expriment la préoccupation que, face à ce désintéret général, puisse grandir toujours plus ce sujet conscient qui permet de clarifier et de ne pas être emporté par l'imagination de quelques promesses électorales, mais de voir avec réalisme ce qu'on peut faire en ce moment historique, sans que la présence de catholiques dans plusieurs partis différents signifie des divisions du corps de l'Église. Avec le tract de la Compagnie des Œuvres, ce sont des instruments très utiles pour nous, en vue de faire ce parcours vers une conscience plus grande.

Pour en faire bon usage, il faut rappeler certains points de l'École de communauté (il faut que cela devienne un trésor). Très souvent, nous disons qu'en matière de politique, nous tombons en confusion. Mais voyez ce que disait Giussani dans le chapitre trois de *Le sens religieux* : « Le cœur du problème cognitif [...] ne réside pas dans la capacité d'une intelligence particulière [on ne peut pas dire qu'on n'est pas capable, parce que ce n'est pas un problème d'intelligence]. Plus une valeur est vitale et a une importance primordiale – destinée, affection, vie en commun [par exemple, la politique] – plus la nature donne à chacun l'intelligence pour connaître et juger [c'est par l'expérience élémentaire que chacun, face au réel, peut connaître et juger]. Le centre du problème est réellement une position juste du cœur, une juste attitude, un sentiment à sa juste place, une moralité » (L. Giussani, *Le sens religieux*, Paris, Cerf, 2003, p. 54). Cela est lié, comme nous l'avons vu, au thème de la mission de l'Église envers l'homme de cette terre ; Giussani nous a rappelé quelle est la fonction de l'Église sur la scène du monde, qui n'est rien d'autre aussi que la fonction de Jésus : l'éducation au sens religieux, c'est-à-dire l'éveil du moi, « le sens religieux, ou religiosité, étant [...] la position de l'homme face à son destin, position exacte pour ce qui est de la conscience, mais toujours à l'état de tentative pour ce qui est de l'attitude pratique » (*Pourquoi l'Église*, p. 189). Et cela ne se réveille pas seulement avec les élections, c'est ce à quoi on est éduqué en permanence en participant au corps de l'Église et qui se voit aussi dans la manière dont nous affrontons les élections. « L'Église nous incite donc à adopter une “bonne aptitude” à l'égard de nous-mêmes et de l'existence. Comme une mère qui connaît bien la vie, elle nous rappelle au réalisme, à agir de manière à nous rappeler comment sont effectivement les choses » (p. 195), et ne pas croire aux fantômes ou aux solutions impossibles. « L'Église n'a donc pas pour devoir immédiat de fournir à l'homme la solution des problèmes qu'il rencontre le long de son chemin [et le mouvement non plus]. Nous avons vu que la fonction qu'elle déclare comme sienne dans l'histoire est l'éducation de l'humanité au sens religieux [...] [c'est-à-dire] à une bonne attitude face à la réalité et à ses interrogations, bonne attitude qui constitue la meilleure condition pour trouver les réponses les plus adéquates à ces interrogations » (p. 198). Et quels sont les problèmes ? Des problèmes tels que la culture, l'amour, le travail, la politique, l'éventail des problèmes humains qui « ne peut être soustrait à la liberté et à la créativité de l'homme, comme si l'Église devait lui donner une solution toute prête [ce n'est pas ça la mission de l'Église], parce que [...] elle manquerait à son attitude éducative primordiale et enlèverait de la valeur à ce temps que l'homme, impliqué par l'initiative “historique” de Dieu, doit au contraire considérer comme profondément “sacré” ». « Si l'Église [donc] avait pour but de battre en brèche l'effort humain de promotion, d'expression et de recherche [en nous permettant de ne rien faire], elle ferait, pour revenir à l'image de la mère que nous venons d'évoquer, comme ces parents qui pensent résoudre les problèmes de leurs enfants en se substituant à eux » (pp. 197-198). S'il ne faut pas épargner ce travail à vos enfants, pourquoi demandez-vous au mouvement ou à l'Église de vous l'épargner ? Chacun doit faire son travail. Il y a les instruments et chacun doit jouer sa partie, comme on l'a dit auparavant. Cela vaut pour l'Église comme pour l'homme. Par conséquent, le défi est le suivant : précisément à partir de la génération de notre moi dans la communauté chrétienne, comment regardons-nous cette provocation qui

vient des élections ? Quels besoins voyons-nous ? Parce que, plus nous identifions ces besoins avec clarté, et plus nous pouvons voir qui peut répondre à ces problèmes, autrement nous nous tromperons aussi dans tout le reste. Et une fois qu'on les a vus comme réels, est-ce qu'on se laisse provoquer par ces besoins ? Ce n'est donc pas un problème qui peut être confié à des experts, à des professionnels qui s'occupent du bien commun, c'est un problème qui concerne la nature du sujet chrétien. Pour nous, les élections sont une possibilité de vérifier la foi dans la façon dont nous sommes face aux besoins, si nous nous surprenons à vivre la foi d'une manière telle que l'on peut s'intéresser aux problèmes de chacun. Cela aussi fait partie de la vérification de ce qu'on est en train de vivre. On a vérifié cela sur les gestes de charité le mois passé, maintenant on a une autre occasion de vérifier la foi par rapport à notre manière d'affronter les élections : est-ce qu'on les regarde les bras croisés ou bien la politique nous concerne ? La prochaine fois nous parlerons de l'expérience que nous aurons faite.

La prochaine École de communauté aura lieu le mercredi 21 février à 21 heures. Nous continuons le travail sur le texte *Pourquoi l'Église*, en particulier les paragraphes : « Dans l'Église, tout n'est pas dogme » et « La trajectoire de la conscience que l'Église a d'elle-même », pp. 223-230, en ayant en tête tout ce que nous avons dit à propos des élections, pour vérifier ce que nous disons.

Récolte pharmaceutique. Je vous invite à participer, même en tant que volontaires, à la Journée de la récolte de médicaments (2018), qui se déroulera dans toute l'Italie le samedi 10 février. Dans des milliers de pharmacies, nous récolterons des médicaments à donner à plus de 1 700 entités d'aide qui s'occupent des soins aux pauvres. Pour la journée de la récolte, il faut beaucoup de volontaires. Vous pouvez vous informer sur le site de la récolte pharmaceutique (www.bancofarmaceutico.org).

Veni Sancte Spiritus